



LE VOYAGE D'ANDRÉ MALRAUX EN CHINE: LES ANTIMÉMOIRES

André Malraux's journey to China: antimémoires

LOURDES DE LOS ÁNGELES TERRÓN BARBOSA
Universidad de Valladolid, España

KEYWORDS

Malraux
Literature
China
Orient
Travel
Geopolitics
Twentieth century

ABSTRACT

Malraux's writing forcefully poses the problem of the relations between the real and the imaginary, between action and its representation, between poetry and truth. As this article will show, André Malraux found in his trip to China the inspiration for a new process of artistic creation that culminates in his work Antimémoires, where action and history build the guiding thread of a metaphysical and mythological travel story. Our analysis will show how his life and his work, deeply united, are the two forms of an intense organization of himself, life constructed as work and work narrated as life.

MOTS CLÉS

Malraux
Littérature
XXeme siècle
Chine
Orient
Voyage
Géopolitique

RESUMÉ

L'écriture de Malraux pose le problème de la relation entre le réel et l'imaginaire, l'action et sa représentation, la poésie et la vérité. André Malraux a trouvé dans son voyage en Chine l'inspiration d'un nouveau processus de création artistique qui a abouti à son œuvre Antimémoires, dans laquelle l'action et l'histoire constituent le fil conducteur d'un carnet de voyage métaphysique et mythologique. Notre analyse montrera comment sa vie et son œuvre, profondément liées, sont deux formes d'une organisation intensé de lui-même, la vie construite comme travail et le travail raconté comme vie.

Recibido: 13/ 07 / 2022
Aceptado: 24/ 09 / 2022

1. Introduction et méthode: autobiographie, mémoire, journal intime, histoire

André Malraux publie ses premiers livres à son retour d'Extrême-Orient: *La Tentation de l'Occident* (1926), *Les Conquérants* (1928), *La Voie royale* (1930), et *La Condition humaine* qui lui vaut le Prix Goncourt en 1933. Membre du Comité mondial anti-fasciste, on connaît son action dans la guerre d'Espagne qui lui inspire *L'Espoir* (1937). Fait prisonnier en 1940, il s'évade et s'engagera dans la résistance.

L'écrivain crée l'imaginaire d'*Antimémoires* (1967), à partir de la réalité politique et sociale du moment. Parisien, issu d'un milieu petit bourgeois, autodidacte dans beaucoup de choses, il se révolte violemment contre son milieu. Dès l'âge de vingt ans, il se refuse à tout travail autre que l'édition. Il sera, donc, profondément affecté par les événements historiques contemporains et dans ses romans, l'autobiographie, l'histoire et la fiction se mêlent inextricablement. *L'histoire* sert de point d'ancrage à ses narrations romanesques, qui sont animées par un pouvoir fabulateur d'une grande intensité lyrique. Il est, donc, normal que le roman soit le véhicule qui choisit le créateur. Malraux dresse une scène fictive où se joue le drame de l'histoire avec le grand vide cosmique. Sur cette scène, les hommes qui font l'histoire, s'affrontent, s'interrogent, remplaçant par leurs dialogues le silence des dieux. L'histoire dans *Antimémoires*, est la scène où se profilent ses héros. La voix de l'écrivain qui s'applique à créer un mythe de rédemption plus éloquent que le silence cosmique, prend un ton d'apocalypse. Malraux serait le témoin angoissé de ce qui est, selon lui, la mort d'une culture, la grande culture occidentale. Pour l'auteur d'*Antimémoires*, la valeur de la civilisation occidentale est fondée sur la lucidité et la volonté, sur le refus de la fatalité biologique, de la mort absurde. C'est cette confrontation avec son temps qu'il appelle *histoire*: amalgame d'événements spectaculaires auquel il est mêlé, en imagination ou en vérité, que *Antimémoires* se présente pour illustrer une métaphysique passionnée qu'il nomme lucidité.

Le récit prend comme référent un événement historique présenté en une suite d'épisodes juxtaposés à la manière d'un film. En des dialogues rapides, percutants, des personnages engagés dans l'action discutent du développement de cette action, d'heure en heure, de sa stratégie, de sa signification historique et cherchent à en élucider le sens. Les personnages incarnent les points de vue métaphysiques qui se disputent la pensée visionnaire et extrêmement mobile de Malraux. La fonction de l'événement historique est de leur servir de point d'appui, de remplir le vide où la pensée affronte le néant. L'action, d'abord individuelle, puis collective, est la forme que prend la révolte de Malraux comme l'évidence du néant. Un sens plus mûr de la réalité historique, éclairé par le marxisme visionnaire du Malraux de l'époque, donne aux personnages principaux, les chefs communistes de l'insurrection, une consistance plus visible et lie leur destins à l'ancien mythe prométhéen et au mythe chrétien: si leur mort reproduit le schéma du sacrifice rituel du héros rédempteur, la "théléologie" marxiste les sauve et offre en compensation la réalisation, ici-bas, de l'idéal de la fraternité. À l'histoire, en tant que destin, Malraux oppose une contre-histoire, l'histoire des héros dont l'action illustre cette conquête de l'homme sur son destin, c'est-à-dire, de ceux qui, au prix de leurs vies, font passer les conflits du plan de la nature au plan de la culture. Les dieux pour Malraux ce sont les forces que l'homme ne contrôle pas, hasard ou nécessité, en lui ou en dehors de lui. C'est sur cette opposition homme-dieux, l'homme prenant le contrôle d'un domaine réservé jusqu'alors aux dieux, qu'il fonde la hiérarchie éthique de ses personnages. Lorsque l'histoire vécue aura remplacé l'histoire imaginée, Malraux abandonnera le roman pour poursuivre son mythe dans la méditation sur l'art comme anti-histoire, c'est-à-dire, anti-destin. *Antimémoires* est, donc, une mise en accusation des dieux, l'affirmation de la grandeur des hommes, l'exaltation des valeurs spirituelles d'une culture dont il prévoit la disparition. L'écrivain incarne dans sa vie et dans ses romans le néo-romantisme et donne voix à l'inquiétude qui l'assaille devant une histoire catastrophique et qui échappe à la volonté humaine.

2. Antimémoires: métaphysique, humanismes et mythologie. Le thème d'un voyage

Nommé par Charles De Gaulle, en 1958, Secrétaire d'État aux Affaires Culturelles, puis, par la suite, Ministre des Affaires culturelles, il ne quittera ce poste qu'en 1969. Les loisirs d'un voyage et d'une convalescence lui permirent de publier en 1967 le premier tome de ses *Antimémoires*, trois autres

volumes sont prévus mais destinés, en principe, à une publication posthume. C'est dans *Les Noyers de l'Altenburg* (1948) où nous pouvons trouver la matrice de ces Antimémoires. André Malraux, auteur des Antimémoires, ne nous renseigne ni sur son enfance, qu'il déteste, ni sur sa vie privée: "Que m'importe ce qui n'importe qu'à moi" (Malraux, 1967, p.3), ni même sur le détail de son existence politique: aucune précision, par exemple, sur son action passée en Chine et en Espagne, sur ses relations avec les communistes ou sur sa véritable position par rapport à Trotsky. L'écrivain qu'on trouvera ici, c'est celui qui s'accorde aux questions que la mort pose à la signification du monde, entre autres. Le livre ne se contente pas de commencer par les vingt-cinq dernières années de la vie de l'écrivain, bouleversant, de la sorte, un ordre chronologique qui se voit pris à rebours: aux souvenirs, il ajoute ou superpose la fiction. C'est ainsi qu'il faut comprendre la reprise textuelle du "Colloque de l'Altenburg" et la longue conversation avec Clappique. Cet ancien personnage de *La Condition humaine* (Malraux, 1933), retrouvé, par hasard, après tant d'années, expose longuement à Malraux le découpage d'un film qui met en scène un aventurier du XIX^e siècle, Mayrena, conquérant solitaire de peuples indochinois. À travers cette fiction au deuxième degré, dont le héros comme le narrateur supposé ne sont pas exempts de mythomanie, Malraux nous propose un curieux film de *La Voie royale* (1930). Tout au long de l'oeuvre, le jeu insolite entre l'historique et l'imaginaire nous suggère un univers propre à l'auteur, un univers peuplé d'ombres prestigieuses et de destins héroïques et dans lequel la mort et le temps semblent vaincus et les énigmes de l'homme dénouées par les gestes des chefs d'état fondateurs de nations-De Gaulle, Nehru, Mao Tsé-toung- ou par les oeuvres d'art immémoriales.

Confuse au premier abord, la composition des Antimémoires s'ordonne autour de quelques grands dialogues essentiels, tantôt socratiques et tantôt shakespeariens, qui ne reproduisent pas mais transfigurent, en les situant en quelque sorte sur le plan de l'éternité, des entretiens qu'eut effectivement Malraux avec le général De Gaulle, le pandit Nehru et Mao Tsé-toung. Avec eux, comme avec le Sphinx ou les Pharaons, c'est toujours la même interrogation sur la mort et le destin que poursuit Malraux. L'anecdote, la tactique, la stratégie politique et l'accent épique de toute l'oeuvre sont rigoureusement choisis. Mais toute l'oeuvre, à tous les niveaux, repose sur un mouvement de dialogue:

"Comme l'Asie retrouvée après trente ans dialoguait avec celle d'autrefois, tous mes souvenirs survivants dialoguent mais, peut-être, n'ai-je retenu de ma vie que ses dialogues..." (Malraux, 1967, p.42).

Dialogue de l'homme et de la mort, dialogue de l'être humain et du supplice. Tel est bien le sujet profond de ses mémoires. Mais l'écrivain, soucieux de marquer la continuité de son écriture, dialogue aussi avec ses oeuvres passées. Les titres des diverses parties *Les Noyers de l'Altenburg* (1948), *La Tentation de l'Occident* (1926), *La Vie royale* (1930), *La Condition humaine* (1933), l'indiquent assez clairement. Également, la reprise, tout au long du livre, de différents leitmotives obsédants et d'une construction thématique centrée autour des grands univers esthétiques. Par une évolution déjà très visible dans *Antimémoires*, Malraux s'est, en effet, peu à peu, détaché du rythme nerveux qui marquaient ses premiers romans. L'expérience de la tribune et l'usage du micro ont orienté l'écrivain vers une éloquence plus contenue bien que toujours passionnée. Avec *Antimémoires*, Malraux redonne à la littérature de voyage les prestiges qu'elle avait perdus depuis le XIX^e siècle. Ainsi cette évocation de la Casamance, région du Sénégal, où Malraux rencontre la reine d'une tribu:

Le fétiche de la Reine était un arbre, semblable à un platane géant; autour de lui on avait dégagé une place, qui permettait de deviner qu'il dominait la forêt. D'un enchevêtrement ganglionnaire de racines, montaient des pans d'arbre droits comme des murs rassemblés en un fût colossal, qui, trente mètres plus haut, s'épanouissait souverainement. L'encoignure de deux de ces murs-de-tronc, hauts de plus de cinq mètres, formait une chapelle triangulaire, séparée de la place par une petite barrière que la reine seule pouvait franchir, et surtout par un sol nettoyé avec soin, comme celui des cases du village; car la place était couverte de la neige soyeuse du kapok, qui tombait inépuisablement. Dans cette pureté onirique, le sang caillé des sacrifices ruisselait de l'arbre (Malraux, 1967, p.103).

Cette majestueuse ampleur de style est souvent traversée par des raccourcis fulgurants, mais aussi par des saillies d'un humour vigoureux:

"J'avais peine à dessoûler du néant" (Malraux, 1967, p.46), note l'écrivain en évoquant son retour sur la terre après un raid aérien où il a risqué la mort. Et lorsqu'il apprend que le général De Gaulle veut faire sa connaissance et lui confier une mission: "J'étais étonné. Pas trop: j'ai tendance à me croire

utile...” (Malraux, 1967, p.163). On y trouvera, également, d’une façon beaucoup plus générale et beaucoup plus profonde, la clé d’une politique culturelle qui, même si son exécution ne fût pas toujours à l’ hauteur de sa conception, aura marqué, pendant près de dix années, la vie littéraire et artistique de la France. Le dialogue de l’auteur avec Nehru, tel qu’il est rapportée dans les Antimémoires, montre bien comment cette volonté de redéfinir et d’organiser la culture était l’aboutissement, chez Malraux, de toutes ses tentatives passées, de ses recherches esthétiques comme de son action national:

Si cette civilisation, repris-je donc, qui apporte aux instincts un assouvissement qu’ils n’ont jamais connu, est en même temps celle des résurrections, sans doute n’est-ce pas par hasard. Car les oeuvres ressuscitées, ce qu’on eût appelé jadis les images immortelles, semblent seules assez fortes pour s’opposer aux puissances du sexe et de la mort. Si les nations ne faisaient pas appel à ces oeuvres, et par l’émotion, non par la seule connaissance, qu’arriverait-il? En cinquante ans, notre civilisation qui se veut, qui se croit, la civilisation de la science-et qui l’est-deviendrait l’une des civilisations les plus soumises aux instincts et aux rêves élémentaires, que le monde ait connues. C’est par là, je crois, que le problème de la culture s’impose à nous.

-Il me semble, dit Nehru. Ou du moins...mais les gouvernements occidentaux ne l’ont-ils pas posé en fontion des loisirs?

-Chez nous, le premier ministre des Sports et Loisirs a été créé par le Front Populaire, il y a donc une vingtaine d’années. Mais s’il n’y a pas de culture sans loisirs, il y a des loisirs sans culture. À commencer, précisément, par le sport. Néanmoins, à l’exception du sport et du jeu, que veut dire occuper ses loisirs, sinon vivre dans l’imaginaire?

Là, nos dieux sont morts et nos démons bien vivants. La culture ne peut évidemment pas remplacer les dieux, mais elle peut apporter l’héritage de la noblesse du monde (Malraux, 1967, p. 47).

Mao Tsé-toung, Charles De Gaule, André Malraux: ce qui explique l’accord ou la rencontre qui se fait chez chacun d’eux, à des époques et par des voies différentes, entre leurs options politiques et un certain type d’expression littéraire, c’est en définitive une même vision de l’histoire.

Mémoires de guerre, bloc-notes ou Antimémoires, l’écriture y prolonge et y prépare l’action au niveau de la tragédie ou plus exactement du drame. L’histoire est conçue comme une lutte, toujours la même à travers l’étendue des siècles, entre des fatalités obsédantes et des héros providentiels: au “destin”, c’est-à-dire, aux forces du néant qui pèsent sur l’homme universel, Mao Tsé-toung, Charles De Gaule, André Malraux opposent le “destin” d’un pays d’élection, de cette Terre qu’est la France et la Chine, enrichie de tous ses morts. Réponse prométhéenne au temps destructeur ou bien conviction proprement religieuse que la providence est à l’oeuvre dans l’histoire, leur engagement national n’est pas seulement pour eux un choix politique, il est un choix existentiel, qui preside aussi bien à leur vie qu’à leur oeuvre. Avec une indéniable grandeur mais une grandeur qui les isole de leurs contemporains et les rend quelque peu anachroniques, Mao Tsé-toung, Charles De Gaule, André Malraux nous proposent, avec Nietzsche, un humanisme héroïque, celui, comme le dit Malraux de Mao, d’un homme “égal à son mythe” (Malraux, 1967, p. 180). Telle que Claude Roy nous l’indique:

Esthéticien, Malraux ne décrit pas la diversité des oeuvres: il tend à les confondre, à les rassembler, à les réduire à une seule oeuvre indéfiniment recommencée, à un éternel présent de la durée, à une tentative d’évasion, toujours la même, du cauchemar de l’histoire...Ce que cherche Malraux dans l’archéologie à 23 ans, dans la révolution à 32 ans, dans l’historiographie des arts à 50 ans, c’est une religion (Malraux, 1967, p. 180). L’histoire est écrite par les vainqueurs comme l’a bien souligné Antonio Gramsci (Caldevilla-Domínguez & García-García, 2014).

3. Le voyage en Chine

À l’été 1965, André Malraux est envoyé à Pékin par le général De Gaule, en tant que vieux camarade des révolutionnaires chinois, pour consolider, ennoblir et personnaliser les liens établis l’année précédente entre la France et la Chine, au niveau de l’État, avec la reconnaissance de la République populaire. Malraux revoit le président Mao et, après une série d’entretiens avec les dirigeants chinois, transforme les relations officielles entre les deux républiques en une amitié entre deux grands hommes. Ce sont les événements relatés dans le roman, mais la réalité est bien différente. Un homme malade, écoutant les conseils de ses médecins et rêvant d’un de ces longs voyages qui l’ont tant inspiré pour écrire, s’embarque pour une croisière en mer. Il choisit de se rendre à Singapour, une ville liée à

son passé à trois reprises, et navigue sur le Cambodge, un nom qui évoque sa mémoire. Début juillet, à Singapour, il reçoit une lettre du général De Gaulle qui, ayant appris le souhait de son ami de prolonger son voyage jusqu'à Pékin, le charge de se rendre en Chine au nom du gouvernement français. Cette lettre était accompagnée d'un message à remettre à Liu Shao Chi¹, Président de la République, alors que le Quai d'Orsay² préparait, avec les autorités chinoises, la réception du ministre français des Affaires culturelles. À Hong Kong, vers le 17 juillet, le ministre a reçu l'invitation de la Chine. Il part pour Canton le 20 juillet, et de là pour Pékin avec un message du général de Gaulle à Liu Shao Chi. Deux ans plus tard, *Les Antimémoires* (Malraux, 1967, pp. 483-567) donnent un récit de ce voyage, enrichi de nombreuses réminiscences du passé, dont l'une, magnifique, évoque la longue marche. Nous tenterons de comparer le parallélisme entre l'évocation poétique du romancier et les paroles et gestes du ministre, complétant les souvenirs d'un mémorialiste dont la perspective était celle d'un conquérant, désireux de considérer comme sien ce qui ne lui appartenait que par droit de conquête de son imagination et d'une catégorie que, transcendant le conflit entre le vrai et le faux, l'écrivain qualifie de "vécu", (Malraux, 1967, p. 26). Le 15 juillet 1965, lorsqu'il quitte Singapour pour Pékin, André Malraux ne connaît de la Chine que ce dont il se souvient de son court séjour à Hong Kong en août 1925 et de ce rapide voyage touristique en 1931 en Chine continentale, plus, bien sûr, ce qu'il a lu d'Edgar Snow, notamment, ou ce qu'il a lui-même écrit sur la Chine. Il y avait aussi sa légende, née de ses mots, de ses textes et de son imagination: on disait de lui qu'il avait été l'un des protagonistes des luttes révolutionnaires à Canton et à Shanghai. La nouvelle légende est désormais celle d'un ministre, messenger de la République française et du général De Gaulle. Quand il parle des paysages, des rues, des photos de ces visages qu'il a scrutés, c'est pour composer ce qui a donné aux gens de l'Ouest une idée de ce qui s'est passé là-bas.

Toutes les personnes qui ont été témoins de ce parcours et qui, à chaque étape, ont été impliquées dans le travail d'André Malraux, ont souligné que celui-ci n'a pas cherché à jouer le rôle d'un ancien combattant ou d'un vieux spécialiste. Comme quarante ans plus tôt, il a écouté beaucoup plus qu'il n'a parlé. Pour le reste, le roman *Antimémoires* est écrit sur un ton plutôt évasif, en ce qui concerne le passé.

Là où une lecture critique s'impose davantage, c'est en ce qui concerne les entretiens de Malraux à Pékin, d'abord avec le maréchal Chen Yi, alors ministre des Affaires étrangères³, puis avec le Premier ministre Chu En Lai, et enfin avec Mao Zedong - spécifiquement accompagné du président Liu Shao Chi.

Deux ans plus tard, *Les Antimémoires* donnent un récit de ce voyage, enrichi de nombreuses réminiscences du passé, dont l'une, magnifique, évoque la longue marche. Nous tenterons de comparer le parallélisme entre l'évocation poétique du romancier et les paroles et gestes du ministre, complétant les souvenirs d'un mémorialiste dont la perspective était celle d'un conquérant, désireux de considérer comme sien ce qui ne lui appartenait que par droit de conquête de son imagination et d'une catégorie que, transcendant le conflit entre le vrai et le faux, l'écrivain qualifie de "vécu" (Malraux, 1967, p.26).

Le 15 juillet 1965, lorsqu'il quitte Singapour pour Pékin, André Malraux ne connaît de la Chine que ce dont il se souvient de son court séjour à Hong Kong en août 1925 et de ce rapide voyage touristique en 1931 en Chine continentale, plus, bien sûr, ce qu'il a lu d'Edgar Snow, notamment, ou ce qu'il a lui-même écrit sur la Chine. Il y avait aussi sa légende, née de ses mots, de ses textes et de son imagination: on disait de lui qu'il avait été l'un des protagonistes des luttes révolutionnaires à Canton et à Shanghai. La nouvelle légende est désormais celle d'un ministre, messenger de la République française et du général De Gaulle. Quand il parle des paysages, des rues, des photos de ces visages qu'il a scrutés, c'est pour composer ce qui a donné aux gens de l'Occident une idée de ce qui s'est passé là-bas.

Toutes les personnes qui ont été témoins de ce parcours et qui, à chaque étape, ont été impliquées dans le travail d'André Malraux, ont souligné que celui-ci n'a pas cherché à jouer le rôle d'un ancien combattant ou d'un vieux spécialiste. Comme quarante ans plus tôt, il a écouté beaucoup plus qu'il n'a

¹ Une année avant la révolution culturelle de 1966.

² Le Quai d'Orsay est le siège du Ministère des Affaires Extérieures de la France et il est situé au bord de la Seine au Quai d'Orsay.

³ Décédé en 1971.

parlé. Pour le reste, le roman *Antimémoires* est écrit sur un ton plutôt évasif, en ce qui concerne le passé.

Les entretiens de Malraux à Pékin, d'abord avec le maréchal Chen Yi, alors ministre des Affaires étrangères, puis avec le Premier ministre Chu En Lai, et enfin avec Mao Zedong, accompagné du président Liu Shao Chi, sont ceux qui ont besoin de la lecture la plus critique. Si nous comparons la version des *Antimémoires* de ces entretiens avec ceux reconstitués par les témoins, c'est qu'il arrive parfois que l'imagination du plus grand artiste se révèle moins riche que la réalité elle-même. La première interview d'André Malraux à Pékin, celle de Chen Yi, en témoigne. Selon son récit, il s'avère qu'"avec le maréchal, tout est conventionnel" (Malraux, 1967, p. 504) et que l'on n'entend de lui qu'un "disque" (Malraux, 1967, pp. 508-509). Étrange jugement, se référant à une conversation d'un si grand intérêt (sur l'intervention chinoise au Vietnam, sur les relations entre Ayub Khan⁴ et les Américains, et sur la Sibérie et l'URSS); et il ne rapporte certainement pas la partie la plus amusante. Au début, il parle d'un échange de "zalemas" (Malraux, 1967, p. 508). C'est moins savoureux que son premier dialogue:

- Malraux: Je salue le soldat et le poète!

-Chen Yi: En tant que soldat, c'est fini. En tant que poète, je n'ai pas le temps...

-Malraux: Comme moi. Nous ne signons plus que des autographes.... (Malraux, 1967, p. 496).

Nous n'avons pas non plus trouvé deux curieux échanges concernant le marxisme et le soulèvement de Canton. Quant à Chu En Lai, il admet qu'il a peu changé. Le personnage le déçoit, l'irrite. Attendait-il une reconnaissance, une complicité? Il décrit son attitude comme "amicalement distante" (Malraux, 1967, p. 518), le considérant comme "ni truculent ni jovial" (Malraux, 1967, p.519), mais parfaitement distingué. Et "il est réservé comme un chat"(Malraux, 1967, p.520), un "chat studieux"(Malraux, 1967, p.521).

Avec "des sourcils touffus pointant vers ses tempes comme ceux des personnages du théâtre chinois" (Malraux, 1967, p. 522). Il n'a pas aimé ça. Aurait-il aimé Kyo comme ministre?

Le récit de la conversation dans *Les Antimémoires* est insipide. Voilà le résultat de ne pas être Kyo: le poète se venge en le transformant en un M. de Norpois⁵ marxiste. Ce que nous savons d'autres sources est plus intéressant. D'abord, la préface: l'Indochine est évoquée, ce qui permet à Malraux de lancer l'idée la plus sangrenue jamais sortie de l'esprit d'un romancier, la nouvelle partition du Vietnam selon une ligne Nord-Sud, le long de la cordillère annamite - les montagnes pour les communistes, les ports pour les autres...- C' est à quoi Chu En Lai ne peut opposer que la stupéfaction d'un chat assez raffiné pour balbutier simplement: "Je ne suis pas au courant d'un tel projet" (Malraux, 1967, p.518).

Que le visiteur préfère arracher cet élément extravagant des pages de l'histoire est tout à fait naturel. Ce qui est surprenant, c'est qu'il a trouvé non intéressant ce que Chu En Lai lui a dit sur les relations sino-américaines quatre ans avant la visite de Henry Kissinger à Pékin:

"Nous apportons une aide sans réserve au Viêtname, mais cela ne nous empêche pas de négocier avec les États-Unis : en fait, les contacts n'ont jamais cessé depuis août 1955"(Malraux, 1967, p.519). Il a apparemment été décidé que le premier ministre serait une éminence doublement grise et que, de l'univers chinois, ne ressortirait qu'un seul personnage, fabuleux désormais: le président Mao.

Lorsqu'il a rencontré Mao Zedong, les choses se sont compliquées. Il existe trois versions françaises - sans compter la version chinoise, bien sûr, qui a dû être assez courte...-: celle du Quay d'Orsay, celle que Malraux a présentée au Conseil des ministres le 18 août 1965, avec quelques mots d'esprit supplémentaires, et celle des *Antimémoires*, la plus décorative. Le récit que fait Malraux de sa conversation avec le chef de la révolution chinoise diffère quelque peu de celui présenté dans *Les Antimémoires*, si ce n'est qu'il n'y a pas inséré le récit de la guerre civile, ni les réflexions de Mao sur celle-ci, que l'on retrouve dans de nombreux ouvrages d'Edgar Snow. Comme il l'a raconté à ses collègues, il avait ouvert la conversation par un "Rome supplante Sparte" (Malraux, 1967, p. 519) qui, s'il l'a vraiment dit, a dû laisser Mao plutôt perplexe. Il a également laissé entendre que les vieux chefs et son entourage lui rappelaient moins les premiers bolcheviks que la cour de Louis Philippe... Il a attiré l'attention sur la crainte du "révisionnisme"(Malraux, 1967, p.519), sur l'idée de progrès

⁴ Alors chef de l'État paquistanais.

⁵ M. de Norpois: personnage littéraire, représentant de l'aristocratie diplomatique.

matériel, sur le caractère "très chinois" (Malraux, 1967, p.519) et indépendant de la pensée de son invité et, enfin, sur sa sérénité. Il a noté que Liu Shao Chi avait été consulté à plusieurs reprises par Mao Zedong pendant la conversation, une note qui a disparu dans la version des Antimémoires après la chute de Liu. Rien, en fait, pour infirmer le récit publié deux ans plus tard.

Il ne reste plus rien de ce beau voyage, si ce n'est ces quatre vingts cinq pages d'Antimémoires. Les souverains de Pékin n'ont pas apprécié ces pages, ce qui explique en partie le silence qui entoure ce voyage depuis lors. Auparavant, les maîtres de la pensée officielle chinoise avaient jugé assez sévèrement Les conquérants et La condition humaine, une épopée de défi métaphysique, un éloge de la mort si éloigné de l'esprit chinois, à la fois confucéen et marxiste, et la description d'une révolution censée d'être menée par des étrangers. Il est possible que les dirigeants de Pékin n'aient pas non plus apprécié que Malraux laisse se répandre la légende de sa participation à telle ou telle phase de leur révolution. La Chine dans laquelle il situe ses romans, urbaine, cosmopolite, métaphysique, pathétique et suppliant l'aide étrangère, où les révolutionnaires indigènes sont tous des terroristes, n'était-elle pas l'image la plus déconcertante que Malraux pouvait suggérer aux dirigeants chinois qui voulaient une révolution rurale, intensément chinoise, optimiste, menée par les masses? Rien n'est plus injuste que ce malentendu quand on pense aux innombrables non-chinois qui ont appris avec Malraux à respecter la Chine.

C'est pourquoi il faut citer cette phrase d'un diplomate chinois de haut rang à qui j'ai demandé, en 1972, comment Malraux était jugé dans son pays, finalement. Il a ri un peu, de ce rire qui signifie que le sujet est délicat, et il a répondu: "Pour nous, c'est un ami de la Chine. Il était à nos côtés dans les moments difficiles..." (Torancheau, 1972).

4. Sur la base d'une analyse des résultats: André Malraux et le mythe de l'Orient

Quelle importance réelle accorder à la passion pour l'Orient et surtout pour la Chine que professe André Malraux? D'après la lectura d'Antimémoires, en effet, il ne paraît être que l'autre face de son révolte contre les valeurs d'Occident et le besoin d'exotisme caractéristique des années d'après-guerre. Cependant, l'Orient, la Chine, sa civilisation, son art, exerce désormais sur l'écrivain un attrait plus profond. Et cet attrait sera assez puissant pour lancer le jeune Malraux vers un Orient et une Chine de rêve bien peu conforme aux réalités de l'Orient et de la Chine révolutionnaire qu'il découvrira. L'Orient est, semble-t-il, en général, une simple extension du romantisme ambiant qui puise surtout à ses sources européennes. Son goût de rêve, du fantastique, ses aspirations métaphysiques et ses recours à l'imaginaire entretiennent un climat intérieur que l'on trouve dans Antimémoires à divers degrés. Antithétique, sans doute, de ce néoromantisme, un nietzschéisme latent, concentré dans quelques clichés: mythe du surhomme; exaltation de la force de l'action. Et ce sera Nietzsche qui fournira à Malraux un fond d'angoisse nihiliste et le modèle d'une rhétorique chargée de lyrisme. Antimémoires est en accord avec le culte de l'intimisme et de la sincérité qui prévaut à cette époque. A partir de 1950, la Chine connaît une grande faveur parmi les intellectuels. Mais malgré l'attrait que la pensée non-occidentale exerce dans certains milieux, elle ne semble point, encore, exercer une influence réellement profonde sur le milieu culturel. L'exception sera Malraux et Antimémoires. Ce que la Chine et l'Orient apportent à Malraux c'est le schéma d'une construction symbolique et métaphysique, emblème de la révolte humaine contre l'injustice cosmique qui est un autre des thèmes fondamentaux d'Antimémoires. L'écrivain devient métaphysicien tandis que l'esthéticien tend à méditer sur la nature de l'acte créateur.

L'objectif de notre article sera de comparer le parallélisme entre l'évocation poétique du romancier et les paroles et gestes du ministre français des affaires culturelles, et de révéler tous les détails de cet intéressant parcours tels qu'ils sont dévoilés dans Antimémoires. Pour cette raison, nous avons concentré notre analyse sur les idées exprimées dans ce récit qui, en outre, acquiert, du point de vue méthodologique, toutes les connotations d'un récit de voyage particulier que nous avons mis en relation avec d'autres textes du même auteur sur le même sujet, en mettant en évidence et en analysant, en priorité, tous les aspects relatifs à la réception de l'imaginaire chinois dans l'œuvre susmentionnée et dans le contexte chronologique de la production littéraire de l'écrivain.

Pour mener à bien ce travail, nous avons consulté une grande partie des collections existantes sur André Malraux au Centre de recherche sur l'imaginaire (CRI) de l'Université catholique de Louvain. Grâce à cela, nous sommes en mesure de présenter une étude innovante et très intéressante dans le

domaine de la littérature française et comparée, qui représente une avancée notable dans les recherches menées jusqu'à présent sur André Malraux.

La méthodologie employée s'inscrit dans le cadre de la géocritique et de la mytho-analyse ou critique de l'imaginaire, en soulignant l'importance des images de la Chine que le romancier évoque dans son œuvre, étudiées, expliquées d'après différents profils mythico-symboliques contextualisés dans le cadre de la littérature de voyage du début du XXe siècle.

5. Conclusions

Grâce à notre interprétation, il a été possible de prouver qu'Antimémoires est une œuvre clé dans le contexte de la littérature de voyage française contemporaine du XXe siècle et les conclusions corroborent cette hypothèse initiale puisque, comme nous l'avons montré tout au long de notre travail, il devient un chef-d'œuvre clé qui a favorisé et contribué à l'amélioration des relations diplomatiques entre la France et la Chine, devenant une référence de la situation géopolitique de ce moment historique au niveau national et international.

Nous avons toujours compris l'Orient et l'Occident comme deux concepts renvoyant à des réalités différentes. Tout au long de l'histoire, l'homme a créé les deux concepts en se basant sur la perception qu'il avait de ces deux faits. Pour cette raison, il est important que nous sachions que l'origine des deux concepts est déterminée par divers facteurs, notamment culturels et ethniques. L'Orient a toujours été marqué par cette perception d'un monde exotique, d'une société idéalisée par rapport à la culture et aux coutumes de l'Occident. C'est parce que l'histoire a marqué l'Occident comme une superpuissance, un leader culturel, politique et religieux; Pour cette raison, les différences entre les deux zones géographiques sont si marquées. De plus, le fait de la domination coloniale de l'Occident, présent à l'Orient, est un facteur clé qui marque la différence entre les deux zones, puisque la culture occidentale s'est toujours reflétée comme la seule culture possible au niveau de la civilisation. Après, le fait que la civilisation orientale soit si différente de la civilisation occidentale l'a fait percevoir comme un mode de vie erroné, une vision inconcevable pour l'Occident qui décide d'imposer ses coutumes aux orientaux. Toutes ces différences, en plus de se refléter au niveau social, culturel ou même politique, se retrouvent dans le domaine littéraire et dans les Antimémoires, qui est ce qui nous intéresse le plus. Ces différences rendent la vision littéraire de chacun différente tant sur le plan linguistique que stylistique. Le récit occidental est très différent de l'oriental, chacun se concentre sur ce qu'il considère comme important. Alors que l'Occident considère qu'un travail avec un langage clair et simple est plus important, l'Orient voit la beauté dans la complexité du langage et de la structure utilisée, faisant du langage utilisé un style de l'artiste pour créer de la beauté.

Le titre surprend, intrigue, pourquoi ces Antimémoires? Sans doute parce que Malraux se pose, à la fois, en témoin et acteur des événements qu'il a vus, vécus et racontés et il raconte ses réflexions sur l'histoire qui naît, ses rencontres avec ceux qui la font et l'incarnent. L'histoire est vue dans Antimémoires à travers les reflets fragmentés d'un kaléidoscope personnel à l'orientale, reconstruite par d'illustres interprètes. Dans le chemin éternel de l'homme, le Destin joue, également, un rôle très important. Suivant une technique beaucoup plus orientale qu'occidentale, le livre est constitué d'un mélange abrupt et alterné de séquences, de zigzags abrupts sans transition qui font s'entrechoquer les souvenirs au point de constituer des ellipses et des tours de mémoire. Avec cela, nous assistons à la rencontre de l'auteur avec les idées qui vont envahir et diriger sa vie. Malraux est à l'affût des voix du silence. Les Antimémoires sont le guide, les notes de ses itinéraires qui, d'une station à l'autre, le font parcourir en tout sens ce musée imaginaire qu'il invente et peuple de tout ce que la culture universelle sauve de la dégradation et préserve pour l'immortaliser.

Moins intéressé par la raison d'être que par le devenir, il s'interroge sur la force des images qu'il a créées. Les Antimémoires se transforment ainsi en un large panorama d'orages et de luttes, de clarté et d'illumination, en échantillons harmoniques d'un dialogue intemporel où Orient et Occident se font face. Défenseur d'un humanisme métaphysique, il mêle ses souvenirs aux tentations de rêves immémoriaux et génère son propre style et sa propre manière d'écrire et de s'exprimer, avec un style et une influence plus nettement orientale qu'occidentale.

6. Remerciements

Cette étude a été réalisée dans le cadre du projet de recherche I+D: Art et culture du Japon en Espagne. Diffusion et influence. Réf. PGC2018-097694-B-I00. Code interne: 248162. MICIU. Gouvernement de l'Espagne; Il s'inspire du Groupe de Recherche La réception de l'imaginaire japonais dans la littérature de voyage anglaise et française. Siècles XIX-XXI. Reconnu par le conseil d'administration de l'Université de Valladolid en juillet 2006. Je remercie tous les membres de mon équipe de recherche, en particulier le Dr Pilar Garcés García et le Dr Elena Barlés Báguena.

Références

- AA.VV. *Tableau de la littérature française. XVIIe-XVIIIe siècles*. Gallimard.
- Bernad, J.P. (1972). *Le PCF et la question littéraire (1921-1939)*. Presses Universitaires.
- Boisdeffre, P. (1957). *André Malraux*. Classiques du XXe siècle.
- Brombert, V. (1961). *The Intellectual Hero (Studies in the novel 1880-1955)*. Yale University Press.
- Caldevilla Domínguez, D., & García García, E. (2014). Antonio Gramsci y las raíces lejanas del Eurocomunismo: el precedente olvidado. *Vivat Academia. Revista de Comunicación*, 129, 148-179. <https://doi.org/10.15178/va.2014.129.148-179>
- Caute, D. (1967). *Le Communisme et les intellectuels français*. Gallimard.
- Delperrie de Bayac, J. (1968). *Les Brigades internationales*. Fayard.
- De Gaulle, Ch. (1970). *Mémoires d'espoir*. Plon.
- Gaillard, P. (1970). *Malraux*. Bordas.
- Delperrie de Bayac, J. (1968). *Les Brigades internationales*. Fayard.
- Elgey, G. (1968). *La République des illusions. Tomo I*. Fayard.
- Elgey, G. (1969). *La République des illusions. Tomo II*. Fayard.
- Hoffmann, J. (1963). *L'Humanisme de Malraux*. Klincksieck.
- Langlois, W. (1967). *L'Aventure indochinoise d'André Malraux*. Mercure de France.
- Malraux, A. (1926). *La Tentation de l'Occident*. Grasset.
- Malraux, A. (1928). *Les Conquistadors*. Grasset.
- Malraux, A. (1930). *La Voie royale*. Grasset.
- Malraux, A. (1933). *La Condition humaine*. Gallimard.
- Malraux, A. (1935). *Le Temps du mépris*. Gallimard.
- Malraux, A. (1937). *L'Espoir*. Gallimard.
- Malraux, A. (1967). *Antimémoires*. Gallimard.
- Malraux, A. (1943). *La lutte avec l'ange. Première partie: Les noyers de l'Altenburg*. Éditions du Haut-Pays. Gallimard.
- Malraux, A. (1945). *Oeuvres complètes*. Skira.
- Malraux, A. (1947-1953). *Romans: Les Conquistadors, La Condition humaine, L'Espoir*. Bibliothèque de la Pléiade. Gallimard.
- Malraux, A. (1951). *Les Voix du silence*. Gallimard.
- Malraux, A. (1952-1955). *Le Musée imaginaire de la sculpture mondiale*. T.I: *La statuaire*. T.II: *Des bas-reliefs aux grottes sacrées*. T.III: *Le monde chrétien*. Gallimard.
- Malraux, A. (1974). *La Tête d'obsidienne*. Gallimard.
- Roy, C. (1953). *Descriptions critiques. Tome 2 Le Commerce des classiques*. Gallimard.
- Stephane, R. (1930). *Portrait de l'aventurier*. Sagittaire.
- Torancheau, P. (1972). *Shi Pei Pu*. Libération.
- Viollis, A. (1935). *Indochine S.O.S.* Gallimard.